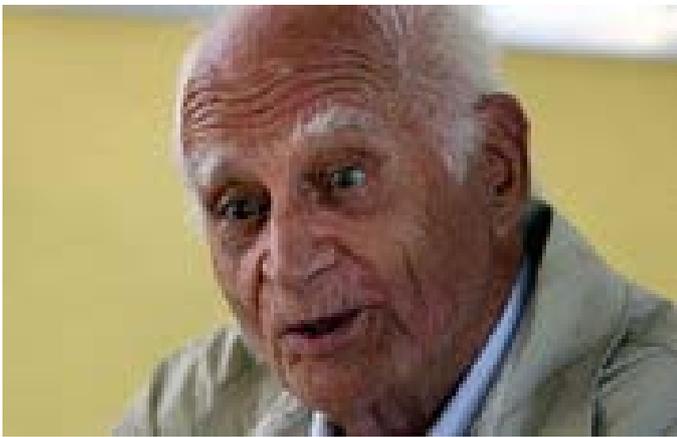


Michel Serres : «Vous dites Ben Laden? Je réponds Steve Jobs»

Michel Serres pose un regard inattendu et décalé sur 2011. Une année dont la mort du fondateur d'Apple constitue l'événement. Le philosophe décrypte les douze mois écoulés dans lesquels il trouve un vrai héros : l'homme anonyme, celui par qui tout viendra...



Paru dans leJDD

Pour Michel Serres, l'année 2011 n'est pas «extraordinaire». (Maxppp)

Que restera-t-il de 2011?

L'année des [sept milliards d'humains](#)! Imaginez... Je suis de cette génération où la population, en une seule vie d'homme, a été multipliée par 3,5. Quand je suis né [en 1930], la terre comptait deux milliards d'habitants. Combien y avait-il alors de Tunisiens, de Libyens? Ils étaient très peu. Or derrière tout événement, printemps arabe ou autre, il y a la démographie. C'est une condition première.

Ce printemps arabe, Fukushima, Ben Laden, la crise financière... Rarement année aura été aussi foisonnante.

Au risque de vous décevoir, et malgré tout cela, 2011 n'est pas, à mon sens extraordinaire. Je dirais même que ces deux ou trois dernières décennies ont une même teinte. Ce sont les années de cette crevasse,

très profonde, qui commence dans les années 1970 et dont on n'aperçoit pas encore très bien la lèvres d'aval ; crevasse entre ce monde qui meurt et un autre, nouveau, en gestation. Et nous sommes au beau milieu, secoués par des changements colossaux : agriculture, médecine, espérance de vie, productivité, travail... Les anciens systèmes s'effondrent.

En mars, au Japon, c'est une centrale nucléaire, symbole de la haute technologie, qui a été balayée par un tremblement de terre et un tsunami.

Rien de nouveau. Les habitants de Pompéi habitaient dans la ville la plus moderne de l'époque, la plus raffinée, et ils ont connu la destruction par l'éruption du Vésuve. Ce qui est neuf au Japon, c'est le nucléaire. Fukushima nous impressionne d'abord parce que, dans la conscience de l'humanité, cette catastrophe est un écho d'Hiroshima, une forme de réplique. Mais je ne peux m'empêcher de comparer Fukushima au séisme qui a frappé Haïti début 2010. Séisme qu'on a oublié, lui, mais qui a quand même fait plus de 200.000 morts!

Cette nature, déchaînée au Japon, on la retrouve en décembre à la conférence sur le climat à Durban. Et là, les grands de ce monde semblent incapables de prendre la mesure du danger.

Parce que nos institutions, inventées à une époque où le monde était autre, sont sourdes à celui qui vient. En ce sens, [Durban est un heurt frontal](#) entre ce nouveau monde et des politiques qui ne peuvent l'entendre ; c'est une somme d'égoïsmes qui se déchirent et s'annulent, où chacun a défendu les intérêts de son pays en se moquant parfaitement de la planète. Tenez, je vous livre une image : celle de ces étoiles qu'on regarde, qui scintillent mais sont mortes depuis des années. Nos institutions, c'est

Michel Serres : «Vous dites Ben Laden? Je réponds Steve Jobs»

exactement cela : on croit qu'elles vivent, le spectacle est superbe, mais tout est mort depuis longtemps.

Nos dirigeants paraissent tout aussi dépassés face aux crises économiques et financières, aux marchés.

Les politiques n'ont jamais eu la maîtrise de rien, ils le font simplement croire. Et d'un point de vue philosophique, ces crises ne sont que des cas particuliers dans cette crevasse que nous franchissons avant d'atteindre le nouveau monde. Enfin, je ne suis pas économiste...

Tout de même, en cette fin d'année, on parle beaucoup d'un abandon de l'euro.

Écoutez, j'ai connu la Seconde Guerre mondiale, la Shoah, Hiroshima... Le repli national nous a coûté des dizaines de millions de morts. Et aujourd'hui, quand je passe les frontières de l'Allemagne ou de l'Italie, je pleure tellement je suis ému par cette Europe née sous mes yeux. Alors faire marche arrière, revenir aux nations fermées? Non merci, ce serait monstrueux. Que l'on forme plutôt une même nation avec l'Allemagne et je dirai bravo.

Sur l'autre rive de la Méditerranée, des peuples se sont soulevés...

Oui, et il y a quelque chose de commun entre la Tunisie, la Libye et l'Égypte, c'est la montée de la jeunesse, ce fameux facteur démographique. Internet aussi, avec les réseaux sociaux au cœur de l'événement. Mais attention... Dans chaque révolution, il y a une société que l'on pousse, qui a sa propre inertie. On fait la Révolution française... et on tombe sur Napoléon!

Et la mort de Ben Laden?

Vous dites Ben Laden? [Je vous réponds Steve Jobs!](#) Ben Laden n'est rien, juste une construction politico-médiatique. On le supprime, et alors? Restera une sorte de mise en scène réussie mais probablement pas très intéressante. Tandis que Jobs, sans en faire un dieu, est le représentant d'une révolution

autrement plus importante. Il est le porte-drapeau de la Silicon Valley, elle-même emblème de l'Amérique et de la modernité. Son décès marque la fin d'une période où l'on a vu s'installer ces nouvelles technologies qui ont transformé le monde. Le jour de sa mort, j'étais à quelques centaines de mètres de sa maison, à Palo Alto, où je vis [Michel Serres enseigne à l'université de Stanford, en Californie]. Une heure après, toutes les vitres étaient pleines de stickers rédigés en anglais, en espagnol, en allemand, en français, en chinois, en japonais pour lui rendre hommage. C'était extraordinaire.

Jobs nouveau Gutenberg?

Quelque chose comme ça, oui. Mais quand on dit Gutenberg, on oublie tous les autres, parce qu'on a besoin d'un bon Dieu. Alors disons que Steve Jobs a été parmi les 200 à 300 personnes qui ont promu telle ou telle technologie décisive pour notre vie cognitive ou relationnelle. Et si je choisis de vous parler de lui plutôt que de Ben Laden, c'est pour bien montrer que la réalité se passe ailleurs, comme sur cette couverture d'un magazine américain qui vient de choisir pour homme de l'année 2011 un anonyme, sans visage. Quand j'ai vu cela, je me suis dit : putain! Ce journal a pigé quelque chose du nouveau monde. Le héros de 2011, c'est lui, l'anonyme. C'est lui qui compte maintenant, pas les faux dieux de l'ancien monde, Ben Laden ou qui sais-je. Et c'est de lui, des jeunes, du changement des institutions que tout viendra.

En cette fin d'année, «l'affaire DSK» fait toujours du bruit.

Certainement. Mais un riche qui culbute une pauvre ou méprise une Noire, c'est encore une histoire vieille comme le monde. Et à mon sens, l'importance de cette affaire du Sofitel réside plutôt dans ce qu'elle représente de l'enterrement de l'ancien monde : la chute de sa caricature en carton.

Michel Serres : «Vous dites Ben Laden? Je réponds Steve Jobs»

* Derniers livres parus : *Habiter* (2011, 39 euros) et *Temps des crises* (2009, 10 euros), aux éditions Le Pommier.

Réactions à l'article

Aucune Réaction, Soyez le premier à réagir